

Des scènes, des trajectoires et des cas. Enquêter auprès de « jeunes de banlieue »

Fabien Truong

Docteur en sociologie, Professeur agrégé au Département de Sociologie et d'Anthropologie, Université Paris 8, Centre de Recherches Sociologiques et Politiques de Paris – « Cultures et Sociétés Urbaines » (Cresppa-CSU)

Enquêter dans la durée auprès de « jeunes de banlieue » conduit à se poser régulièrement deux types de questions qui tendent à se présenter chacune sous la forme d'alternatives exclusives. Pourtant, leur dépassement constitue l'une des clefs pour aller au-delà des représentations les plus convenues.

1. Comment penser ensemble la pluralité et le commun au sein d'un groupe social dont la consistance et les contours dépendent précisément de la résolution de cette relation dialectique ? Il existe ainsi *des* « filles », *des* « garçons », *des* « cités » et *des* trajectoires mais qui forment néanmoins un objet d'étude et d'analyse en soi : « la jeunesse de banlieue » ou « des cités ». Et la relation entre un tel objet et ses déclinaisons – qu'elles soient géographiques, historiques, sociales, genrées, individuelles, etc. – fait précisément problème quand, pour parler comme Ian Hacking, les « effets de boucles » entre la catégorie et les individus qu'elle désigne sont permanents¹. C'est ce que suggèrent les guillemets de mon titre : ce que et ce qui fait « le jeune de banlieue » ne peut pas être pensé sans ce qui en est dit publiquement.
2. Comment, pour ce faire, articuler dans un même discours l'agencement des propriétés qui forgent la singularité des individus et la force des déterminants et des déterminations sociales qui pèsent collectivement sur eux ? Prendre

1.- HACKING I., *Entre science et réalité : la construction sociale de quoi ?*, Paris, La Découverte, 2001.

en compte la temporalité à hauteur d'individu est alors une piste fructueuse pour qu'une telle articulation devienne possible².

Répondre à ces questions aboutit à adopter à la fois un point de vue politique et scientifique. Le point de vue est politique parce que, depuis le début des années 2000, le stéréotype du « jeune de banlieue » structure l'agenda médiatique et l'imaginaire national. Des émeutes de 2005 aux attentats de janvier et de novembre 2015, il produit des effets dans le monde social toujours plus importants. Le déconstruire est donc un acte politique de fait, puisque cela interroge les frontières symboliques sur lesquelles repose un certain ordonnancement de la société française. C'est surtout un point de vue scientifique : ces questions renvoient à un ensemble de débats méthodologiques et épistémologiques qui structurent le champ des sciences sociales sur les façons d'envisager les vraies-fausse antinomies entre individu et société, pratiques et représentations, libre arbitre et déterminations, discours savant et discours profane, empirie et théorie etc. S'ils n'ont jamais trouvé de résolution suscitant une adhésion unanime dans la communauté scientifique, les partis-pris en la matière induisent des façons d'observer, de penser et d'écrire qui ne sont jamais neutres et qui sont souvent irréconciliables. Sans revenir en détail sur ces débats, il est important de rappeler que les tensions qui se jouent ici dépassent de très loin l'objet « jeune de banlieue ». On a en effet souvent pris pour habitude de lui faire porter tous les maux de la nation – une habitude que justifierait une exceptionnalité qui dénote surtout d'un misérabilisme ou d'un populisme sous-jacent tout à fait ordinaire³. L'objet « jeune de banlieue » est ainsi pris, par construction, dans une série de nœuds sociologiques qui constituent des défis à relever pour tout enquêteur en sciences sociales. J'en listerai ici au moins quatre : réussir à expliquer les logiques de groupe sans écraser les différences entre les individus qui le composent, pouvoir identifier ce qui fait socialement leur singularité sans tomber dans le personnalisme, savoir observer les micro-différences dans un monde social fait de régularités et parvenir à produire des catégories sans renforcer les stéréotypes.

J'essaierai dans ce chapitre de démêler quelques-uns de ces nœuds à partir d'un retour réflexif sur mon travail d'enquête et d'écriture dans *Des capuches et des hommes. Trajectoires de « jeune de banlieue »* (2013) et *Jeunesses françaises. Bac +5 made in banlieue* (2015). Mon enquête se décompose en deux temps. De 2005 à 2010, il s'agit d'un travail en « participation observante »⁴ où je suis

2.- Je renvoie notamment ici à ELIAS N., *Du temps*, Paris, Fayard, 1996 ; ELIAS N., *La société des individus*, Paris, Pocket, 1997 et LAHIRE B., *Dans les plis singuliers du social : individus, institutions, socialisations*, Paris, La Découverte, 2013.

3.- GRIGNON C., PASSERON J.-C., *Le savant et le populaire : misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard, 1989.

4.- WACQUANT L., *Corps et âmes*, Marseille, Agone, 2002.

professe
cation P
suivi eth
du bac ju
bien par
Norbert
jeunes ba
en terme
une strat
l'étude p
mis sur la
du sociolo
masculin
(une ving
compte-r
sociologu
je souhait
de décrire
Jean-Clau

Élargir l'

La premiè
dans l'espa
sur lesquel
laire de Er
d'un mêm
et tous de l
assez tromp
finissent de

5.- Pour une
article (T
p. 159-17

6.- ELIAS N.,
d'une com

7.- PASSERON
Vol. 1, n° 3

8.- Formule u
mentation
tement da
Jeunes en c

9.- GOFFMAN

professeur de Sciences Économiques et Sociales dans quatre lycées Zone d'Éducation Prioritaire (ZEP) de Seine-Saint-Denis. De 2010 à 2015, il s'agit d'un suivi ethnographique longitudinal de mes anciens élèves du lycée, de l'obtention du bac jusqu'à l'entrée dans la vie active⁵. L'enquête se centre ainsi sur une frange bien particulière de la jeunesse de banlieue, que l'on pourrait assimiler à ce que Norbert Elias et John Scotson appellent la « minorité du meilleur »⁶, à savoir les jeunes banlieusards en voie d'ascension scolaire et sociale. Malgré les similitudes en termes d'approche problématique et ethnographique, les deux livres adoptent une stratégie narrative et un objet propres. Dans *Des capuches et des hommes*, l'étude porte sur un nombre de cas circonscrits (trois garçons), avec un accent mis sur la parole des enquêtés (trois chapitres d'entretiens) et une faible présence du sociologue dans le récit afin d'aborder la thématique de la délinquance juvénile masculine. Dans *Jeunes françaises*, l'étude analyse un plus grand nombre de cas (une vingtaine de filles et de garçons) sous forme de « quasi-panel »⁷, avec un compte-rendu empirique plus large et une présence dans le récit du professeur-sociologue plus centrale. C'est autour de ces similitudes et de ces différences que je souhaite mettre en évidence quelques lignes de force permettant de penser et de décrire au plus juste ce que l'on pourrait qualifier, en reprenant la formule de Jean-Claude Combessie, d'un « nous à géométrie variable »⁸.

Élargir l'espace, ou la pluralité des scènes

La première d'entre d'elle consiste à *élargir le plus possible la focale d'observation dans l'espace*, en se donnant les moyens d'appréhender la multiplicité des scènes sur lesquelles les jeunes se racontent et « se la jouent ». Pour reprendre le vocabulaire de Erving Goffman⁹, les « cadres de l'expérience » sont pluriels. Au sein d'un même quartier, il existe plusieurs scènes sociales, jamais occupées par toutes et tous de la même façon. En cela, le lexique « du » quartier ou de « la » cité est assez trompeur. Il ou elle sont faits de multiples scènes qui déterminent et pré-définissent des comportements distincts et compartimentés : la scène parentale, celle

5.- Pour une analyse du passage du statut de professeur à celui d'enquêteur, je renvoie à mon article (TRUONG F., « Quand un prof enquête sur ses élèves », *Genèses*, Vol. 1, n° 94, 2014, p. 159-177).

6.- ELIAS N., SCOTSON J.-L., *Logiques de l'exclusion : enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*, Paris, Pocket, 2001.

7.- PASSERON J.-C., « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue Française de Sociologie*, Vol. 1, n° 31, 1990, p. 3-22.

8.- Formule utilisée dans la préface de l'ouvrage de Éric Marlière, qui montre comment la fragmentation des rapports sociaux et une « culture symbolique commune » opèrent conjointement dans la sociabilité des jeunes d'un même quartier d'habitat social (MARLIÈRE É., *Jeunes en cité : diversité des trajectoires ou destin commun ?*, L'Harmattan, Paris, 2005, p. 7).

9.- GOFFMAN E., *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991.

de la fraternité, l'espace public, les groupes de pairs de même sexe, les groupes de pairs mixtes, le tissu associatif et les clubs sportifs, le rapport aux plus jeunes, aux anciens, la scène amoureuse, les scènes religieuses, les relations de « business » pour ceux qu'elles concernent etc. Il est, au sens de Durkheim, « anormal » qu'un jeune puisse adopter les mêmes comportements et le même langage au sein de ces différentes scènes. Ce qui est usuel, c'est la négociation du passage d'un registre à un autre, ce qui, contrairement à l'image de jeunes qui seraient prisonniers d'une « culture de cité », nécessite de fortes compétences interactionnelles et dispositionnelles. Isabelle Clair a par exemple bien montré que cette négociation est l'une des clefs pour comprendre comment, entre filles et garçons, se construit pas à pas « l'amour dans les cités »¹⁰.

Il me semble ensuite impératif de dépasser les bornes topographiques de l'univers immédiat (« dans les « cités » »). D'abord parce que d'autres scènes, tout aussi centrales, existent hors de la cité, au premier rang desquelles l'école. Il est d'ailleurs frappant de constater que même lorsqu'une institution scolaire se situe physiquement au milieu des barres et des tours, elle ne semble jamais faire partie intégrante de « la » cité. Elle apparaît toujours comme une enclave, un lieu d'acculturation qui nourrit les espoirs comme les rancœurs. Ce qui s'y déroule marque durablement les jeunes, notamment parce que les expériences malheureuses sont nombreuses et répétées. L'expérience de l'échec – notion ô combien relative et variable dans le temps – est un marqueur biographique de premier plan¹¹, ce qui montre bien à quel point cette scène importe. Le schéma de l'opposition et de l'antagonisme (« le quartier contre l'école ») est structurant, mais a néanmoins ses limites. David Lepoutre adopte par exemple une approche de type monographique (« dans la cité ») qui vise à décrire la cohérence et le sens de la culture juvénile urbaine qui fait le « cœur de banlieue »¹². Il insiste sur l'autonomie de cette culture juvénile par un effet de problématisation qui circonscrit le terrain d'enquête comme une totalité signifiante. Là où beaucoup ne voient qu'agressivité, anomie ou désocialisation, il observe avec finesse le poids de la logique du groupe, du conformisme social, de l'honneur et des ressources collectives. Il montre comment celles-ci jouent structurellement, au collège, contre l'école. Il prête par contre une attention beaucoup plus faible aux relations entre « les jeunes » et « le reste de la société » (arguant que les différences entre générations

10.- CLAIR I., *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Paris, Armand Colin, 2008.

11.- Dans des registres différents, voir AMRANI Y., BEAUD S., *Pays de malheur ! Un jeune de cité écrit à un sociologue*, Paris, La Découverte, 2005 ; OTT L., « Pourquoi ont-ils brûlé les écoles ? », in LE GOAZIOU V., MUCCHIELLI L. (dir.), *Quand les banlieues brûlent... Retour sur les émeutes de 2005*, La Découverte, 2007, p. 126-144 ; KEPPEL G., *Banlieue de la République : société, politique et religion à Clichy-sous-Bois et Montfermeil*, Paris, Gallimard, 2012.

12.- LEPOUTRE D., *Cœur de banlieue : codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob, 1997.

renvoient à une « culture de cité » qui prennent le plus souvent leur sens par l'incongruité des confrontations, ces scènes, et significatives, en général, des scènes. Lepoutre s'interroge et si intense, ne se résout que puisque les jeunes via le « lent travail » et le rejet systématique des réponses. S'il a le caractère d'une enquête ne perd pas de vue le déclin progressif de telle opposition ou le rebours du sens commun et Eliott sont trois des « bons jeunes » qui font le passage à l'enquête découvre qu'au moment sont, sur d'autres scènes apparaissant alors de façade entre « la scène amoureuse » et le sociologue urbain des personnes. Ne pas être contraire, leurs rapports dans la délinquance

Enfin, les scènes de l'école. La périphérie des espaces périphériques ne sont pas seulement est alors divisée en

13.- Sur les formes de la gestion publique, *Administration publique, le management de la misère*, Paris, Presses de la Sorbonne, n° 181.

14.- LEPOUTRE D., *Cœur de banlieue*, Paris, Odile Jacob, 1997.

15.- MOHAMMED M., *Banlieue de la République*, Paris, Gallimard, 2012.

e sexe, les groupes de
t aux plus jeunes, aux
ions de « business »
n, « anormal » qu'un
langage au sein de ces
passage d'un registre à
ent prisonniers d'une
actionnelles et dispo-
cette négociation est
çons, se construit pas

s topographiques de
e que d'autres scènes,
g desquelles l'école. Il
institution scolaire se
ne semble jamais faire
ne une enclave, un lieu
rs. Ce qui s'y déroule
: expériences malheu-
c – notion ô combien
ique de premier plan¹¹,
éma de l'opposition et
ant, mais a néanmoins
che de type monogra-
et le sens de la culture
ste sur l'autonomie de
i circonscrit le terrain
up ne voient qu'agres-
le poids de la logique
ressources collectives.
collège, contre l'école.
x relations entre « les
nces entre générations

renvoient à une « discontinuité culturelle majeure de notre société »). Celles-ci prennent le plus souvent la forme de la confrontation, personnellement incarnée par l'incongruité sociale de sa présence à la Courneuve. Sans nier l'intensité de ces confrontations, ces relations gagnent à être pensées en termes de *relations durables et significatives*, en actant notamment du rôle pivot de l'école et, de manière plus générale, des services publics dans la vie de ces jeunes¹³. Ainsi, lorsque David Lepoutre s'interroge sur ce qui fait que cette culture urbaine qui paraît si prégnante et si intense, ne semble être finalement qu'une culture éphémère qui « passe », puisque les jeunes collégiens finiront par adopter les normes et valeurs dominantes via le « lent travail d'imprégnation des esprits opéré par les discours adultes, de rejet systématique de toutes les conduites violentes »¹⁴, il offre peu de pistes de réponses. S'il a le mérite d'éviter anthropo-tropisme du « ghetto », son dispositif d'enquête ne permet pas de voir comment les comportements se scindent et se déclinent progressivement selon les scènes sociales. C'est le principe même d'une telle opposition qui sert de point de départ dans *Des capuches et des hommes*, à rebours du sens commun – à commencer par le mien. Alors que Radouane, Tarik et Eliott sont trois garçons qui, sur la scène scolaire, m'apparaissent plutôt comme des « bons jeunes de banlieue » (« méritants », « sérieux » et « investis »), le passage à l'enquête me fait découvrir mes trois élèves sous un autre jour. Je découvre qu'au moment même où ils jouent le jeu de l'école dans mes cours, ils sont, sur d'autres scènes, engagés à des degrés divers dans la petite délinquance, apparaissant alors comme des « mauvais jeunes de banlieue ». Cette dichotomie de façade entre « le bon » et « le truand » s'observe sur d'autres scènes, comme la scène amoureuse, associative ou encore sportive. Le sociologue de l'éducation et le sociologue urbain ne voient ainsi pas toujours les mêmes jeunes dans les mêmes personnes. Ne pas opposer frontalement « la rue » à « l'école » et observer, au contraire, leurs rapports dialectiques, permet de mieux cerner les processus d'entrée dans la délinquance, de « désistance »¹⁵ et de mise au travail scolaire.

Enfin, les scènes extérieures au quartier ou à la cité ne sauraient se résumer à l'école. La périphérie est reliée au centre de façons multiples, mais aussi à d'autres espaces périphériques, plus ou moins éloignés. Les jeunes de Seine-Saint-Denis ne sont pas seulement assignés à leur quartier. Ils se déplacent dans la capitale, qui est alors divisée en un ensemble de sous-espaces qui autorisent chacun des types

1, 2008.

de malheur ! Un jeune de
« Pourquoi ont-ils brûlé
and les banlieues brûlent...
; KEPEL G., *Banlieue de la
utfermeil*, Paris, Gallimard,

de Jacob, 1997.

13.- Sur les formes de socialisation qui se déploient à travers le contact avec la police ou l'administration publique, voir DUBOIS V., *La vie au guichet : relation administrative et traitement de la misère*, Paris, Economica, 1999 ; SIBLOT Y., *Faire valoir ses droits au quotidien*, Paris, Presses de Sciences Po, 2006 et JOBARD F., « Police et jeunesse », *Idées économiques et sociales*, n° 181, 2015, p. 40-47.

14.- LEPOUTRE D., *Cœur de banlieue*, op. cit. p. 243.

15.- MOHAMMED M. (dir.), *Les sorties de délinquance : théories, méthodes, enquêtes*, Paris, La Découverte, 2012.

de pratiques, d'investissements et de projection différents (le « Blanc Paris », le « Paris Poubelle » et le « Paris quotidien »¹⁶). Ils se déplacent aussi plus largement dans l'espace de la métropole, notamment dans d'autres banlieues ou dans des territoires plus lointains du périurbain. Il y a aussi les logiques de diaspora, les retours chroniques au pays d'origine familiale et, pour une part non négligeable de ceux qui poursuivent leurs études, les voyages à l'étranger (sur les 20 jeunes suivis dans *Jeunes françaises*, 11 « voyagent » pendant l'enquête). Appréhender l'ensemble de ces scènes permet de mieux comprendre en quoi la présentation et la définition de soi est, pour ces jeunes *plastique et circonstanciée*. Dans *Jeunes françaises*, on voit bien par exemple comment Youssef se présente et se projette différemment selon les scènes sur lesquelles il évolue. Lorsque j'aborde avec lui le travail scolaire, le bac ou les musées de la capitale, il se définit comme un « banlieusard » et m'indique qu'il ne pourra jamais dire de lui qu'il est un « parisien ». Lorsque nous conversons football, il se définit comme un « marseillais » (c'est un supporter de l'Olympique de Marseille) et s'oppose à ses copains banlieusards qui sont désormais des « parisiens », puisqu'ils soutiennent le Paris Saint Germain. Lorsque nous évoquons sa famille en Tunisie et son rapport au « bled », il se définit par contre comme un « parisien » car vivre à proximité des monuments touristiques permet d'incarner une certaine image de la réussite sociale et rend la distance objective avec la famille du bled acceptable. Il en va de même de son rapport au sentiment d'appartenance nationale. Youssef fait par exemple partie des jeunes qui sifflent l'hymne national au Stade de France lors du match France-Tunisie en 2008. Les analyses qui ne se centrent que sur la scène du match et du stade tendent à décrire un sentiment d'opposition frontale à la nation, alors qu'une observation plus étalée dans l'espace (Youssef porte par exemple au lycée un maillot de l'équipe de France floqué à son nom) permet de comprendre que c'est autre chose qui se joue, notamment un principe d'auto-évaluation subjectif de sa position sociale dans un pays qu'il ne rejette jamais, doublé d'un moment de renversement et de correction temporaire du stigmat¹⁷.

16.- Sur ce point, je renvoie pour plus de précisions à mon article : TRUONG F., « Au-delà et en deçà du Périphérique. Circulations et représentations territoriales de jeunes habitants de Seine-Saint-Denis dans la métropole parisienne », *Métropoles*, n° 11, 2012, [En ligne].

17.- Pour un exemple caricatural dans la littérature académique, voir Andrew Hussey qui théorise une « french intifada » sur un matériel empirique pour le moins partiel et partial (HUSSEY A., *The French intifada : the long war between France and its Arabs*, London, Granta Books, 2014). À l'inverse, les enquêtes empiriques sérieuses soulignent que le soutien à une équipe nationale renvoie à des logiques de mobilisations localisées, plurielles et ambivalentes que le prisme idéologique du « communautarisme » écrase (COS R., TALPIN J., « Le « supporter de l'Algérie » et ses doubles. Enjeux locaux de la coupe du monde à Roubaix », *Savoir/Agir*, n° 30, 2014, p. 47-55). Sur les sifflets de la Marseillaise pour le match France-Algérie, je renvoie à HARZOUNE M., « Psychodrame autour d'un ballon rond », *Hommes et Migrations*, n° 1244, 2003, p. 54-64 ; TAÏEB E., « France-Algérie de football, évitons les conclusions trop rapides », *Ville-École-Intégration*, n° 135, 2003, p. 221-232 ; BEYRIA F., « Les constructions sociales du match France-Algérie », *Staps*, n° 88, 2010, p. 43-59 et BEYRIA F., « Les relations franco-algériennes dans la presse écrite nationale française : l'exemple du traitement du match de football France-Algérie du 6 octobre 2001 », *Modern & Contemporary France*, n° 20, 2012, p. 87-103.

Étirer le temps, ou la p

Prôner l'observation de
approche relationnelle et
appelle à un second élargis
étirer le temps. Mener un tr
stratégie possible pour resi
fication et la connotation
dans le monde social et n
banlieusards dans le temp
pour ceux qui « réussisse
d'une « situation » dan
d'ajustements et de retou
les observations ponctuell
toujours le risque de réifi
typologiser ce qui n'est qu

Ainsi, c'est autour de l
de la jeunesse que représe
de *Jeunes françaises*. En
giques collectives (le lycée
dans la vie active), on pe
une même génération de
ces différentes bornes, le
et toutes – que l'on comp
social plus favorisé (le pas
de confrontations sociale
jeunes banlieusards entre
question des reconfigurat
cas des poursuites d'étude
ses études dans un trava
contenant des cours disp
– qu'elles correspondent
ne seront jamais comple
partie, la multiplication c
mais autorisé à continuer
l'emploi salarié vient acc
de salarié contribuant à

18.- BOURDIEU P., *Questions*

19.- CHAMBORÉDON J.-C.,
Archives de la revue Enqu

« Blanc Paris », le
 aussi plus largement
 s ou dans des terri-
 diaspora, les retours
 égligeable de ceux
 jeunes suivis dans
 hender l'ensemble
 on et la définition
 s françaises, on voit
 fféremment selon
 rail scolaire, le bac
 d » et m'indique
 e nous conversons
 rporteur de l'Olym-
 ont désormais des
 ue nous évoquons
 contre comme un
 permet d'incarner
 ive avec la famille
 t d'appartenance
 ymne national au
 qui ne se centrent
 ent d'opposition
 ce (Youssef porte
 on nom) permet
 principe d'auto-
 te jamais, doublé
 mate¹⁷.

IG F., « Au-delà et
 de jeunes habitants
 2012, [En ligne].
 Hussey qui théorise
 et partial (HUSSEY
 lon, Granta Books,
 utien à une équipe
 mbivalentes que le
 , « Le « supporter
 aix », Savoir/Agir,
 -Algérie, je renvoie
 Migrations, n° 1244,
 ons trop rapides »,
 actions sociales du
 ations franco-algé-
 match de football
 2012, p. 87-103.

Étirer le temps, ou la pluralité des trajectoires

Prôner l'observation de la pluralité des scènes sociales, c'est privilégier une approche relationnelle et processuelle à une approche culturaliste et fixiste. Elle appelle à un second élargissement de la focale d'observation, consistant cette fois à *étirer le temps*. Mener un travail dans la durée et sur la durée me paraît être la seule stratégie possible pour resituer « la jeunesse » comme un moment – dont la signification et la connotation sociales traduisent un certain état des rapports de force dans le monde social et non comme un état¹⁸. Resituer les parcours des jeunes banlieusards dans le temps est d'autant plus important que ceux-ci, y compris pour ceux qui « réussissent », ne sont jamais linéaires. La quête du diplôme et d'une « situation » dans la vie active se fait au travers d'une série d'épreuves d'ajustements et de retournements. Elle prend son temps, raison pour laquelle les observations ponctuelles ou avec une durée d'observation trop courte courent toujours le risque de réifier ce qui est de l'ordre du passage et de catégoriser ou typologiser ce qui n'est qu'une étape, dans un processus plus englobant.

Ainsi, c'est autour de l'organisation du temps et de la « scansion temporelle » de la jeunesse que représentent les études supérieures¹⁹ qu'est organisé le propos de *Jeunesses françaises*. En suivant la succession des mêmes séquences chronologiques collectives (le lycée et le bac ; l'horizon bac+3 ; l'horizon bac+5 ; l'entrée dans la vie active), on peut voir comment ces marqueurs temporels structurent une même génération de jeunes étudiants. On comprend aussi pourquoi, entre ces différentes bornes, le temps ne passe jamais aussi vite et aussi bien pour tous et toutes – que l'on compare les jeunes banlieusards aux jeunes issus d'un milieu social plus favorisé (le passage par les études supérieures produisant des situations de confrontations sociales très différentes selon les configurations), mais aussi les jeunes banlieusards entre eux. Pour ce qui relève d'une condition commune, la question des reconfigurations entre attentes et aspirations est un invariant dans le cas des poursuites d'études. Pour apprendre à étudier, il faut parvenir rationaliser ses études dans un travail de recadrage qui s'opère à la fois sur le contenu et le contenant des cours dispensés. Celui-ci vise à comprendre pourquoi les attentes – qu'elles correspondent à des envies de rupture ou à des besoins de continuité – ne seront jamais complètement satisfaites. C'est ce qui explique, en grande partie, la multiplication des arrêts, des pauses, des passages en AJAC (« ajourné mais autorisé à continuer ») et autres redoublements, que le recours fréquent à l'emploi salarié vient accentuer, les allers-retours entre statut d'étudiant et statut de salarié contribuant à brouiller les pistes, mais aussi à préciser la forme des

18. – BOURDIEU P., *Questions de sociologie*, Paris, Minit, 1984.

19. – CHAMBORÉDON J.-C., « Classes scolaires, classes d'âge, classes sociales », *Enquête. Archives de la revue Enquête*, n° 6, 1991 [En ligne].

recadrages attendus. On est très loin du schéma temporel officiel qui gouverne la logique sous-jacente des études supérieures : des trajets rectilignes où le savoir est accumulé afin de maximiser son avenir dans une logique de gestionnaire.

Ces discontinuités permettent de souligner les micro-différences entre les banlieusards. On constate qu'à condition et position sociales inférieures comparables, les pentes des trajectoires individuelles jouent à plein. Les petits atouts qui en déterminent l'inclinaison finissent par faire de grandes différences (fratrie de défricheurs, trajectoires contrariées chez les parents reportées sur leur progéniture, professions avec de petits avantages en nature, diaspora familiale, avantages comparatifs de certains « petits boulots », facilité à voyager, entretien d'un « capital érotique »²⁰, engagement religieux ou associatif, etc.). Mais ils ne deviennent actifs que si d'autres processus sont enclenchés en parallèle. Il n'est pas possible de constater quels sont les effets de ces micro-différences à court terme, précisément parce que, à l'inverse des « grands capitaux » dont la rentabilité est suffisamment prégnante pour apparaître relativement rapidement à l'observateur extérieur, les petites ressources génèrent des petits profits, jamais rentables immédiatement. Ils sont peu différenciateurs lorsque l'on compare entre eux (et en début de parcours) ceux qui sont le plus éloignés des critères de la légitimité sociale et scolaire. Et pourtant, ils comptent, produisent leurs effets et font, à moyen terme, des différences conséquentes. Ce sont, pour parler comme Paul Pasquali, des « capitaux cachés »²¹. Des entretiens répétés et croisés avec les parents et leurs enfants peuvent permettre d'objectiver ce qui relève d'une logique familiale dynastique²², une observation *in situ* dans le temps de mieux en mesurer la performativité. Ces micro-différences sont au cœur des « strates de déprolétarianisation » qui accompagnent la dynamique contemporaine de fragmentation et de recomposition des classes populaires²³.

Une observation sur une période de 7 années après le bac permet aussi de constater que les « petits diplômés », malgré les déceptions et les désillusions, paient toujours, un peu. Dans *Jeunesses françaises*, les enquêtés qui s'arrêtent avant le bac+3 arrivent presque tous – et avec plus ou moins de succès – à convertir le bac général et le fait d'avoir suivi quelques années d'études en ressources professionnelles objectives : Kader (abandon des études en L2) réussit un concours dans la fonction publique, Hakan (abandon en seconde année de STS) décroche un

20.- Sur la question controversée du « capital érotique » et sur l'idée qu'il serait plus mobilisé par les hommes que par les femmes, voir HAKIM C., *Erotic capital : the power of attraction in the boardroom and the bedroom*, New York, Basic Books, 2011.

21.- PASQUALI P., *Passer les frontières sociales : comment les « filières d'élite » entrouvrent leurs portes*, Paris, Fayard, 2014.

22.- LAURENS J.-P., *1 sur 500 : la réussite scolaire en milieu populaire*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1992 ; LAHIRE B., *Tableaux de familles : heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Paris, Le Seuil, 1995.

23.- SCHWARTZ O., *Le monde privé des ouvriers : hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF, 1990.

CDI dans la v
confiance d'un
logistique, Far
jamais connaît
de savoir si ce
ce que sont de
en perspective
l'intégration »
« devoir accon
et des rational
l'on cherche à
ensemble de d
assurant la bon
un tissu de pro

La pluralité
sociales en pers
investie ne son
graphie mental
Paris », « le Pa
s'agrandissent
liée aux trajecto
aujourd'hui les
lages, l'intensité
tance du credo
pratiques à trav
qui sont avant to

Enfin, ces p
resitués dans le
observés²⁶, des
long de la crise

24.- Pour parler de
Society » stru
et un monde
choses, Paris,
sans se tenir s

25.- HAJJAT A., M
blème musulm

26.- MARLIÈRE É.
en mutation, I

27.- BEAUD S., PIA
gereuses, Paris

officiel qui gouverne la
ctilignes où le savoir est
de gestionnaire.

ro-différences entre les
iales inférieures compa-
n. Les petits atouts qui en
Férences (fratrie de défrir
leur progéniture, profes-
avantages comparatifs de
un « capital érotique »²⁰,
inent actifs que si d'autres
de constater quels sont les
t parce que, à l'inverse des
prégnante pour apparaître
tes ressources génèrent des
eu différenciateurs lorsque
ui sont le plus éloignés des
ils comptent, produisent
nséquentes. Ce sont, pour
. Des entretiens répétés et
re d'objectiver ce qui relève
s*itu* dans le temps de mieux
nt au cœur des « strates de
ontemporaine de fragmen-

près le bac permet aussi de
ceptions et les désillusions,
nquêtés qui s'arrêtent avant
ns de succès – à convertir le
études en ressources profes-
(L2) réussit un concours dans
année de STS) décroche un

ar l'idée qu'il serait plus mobilisé
tic capital : the power of attraction
s, 2011.

« filières d'élite » entrouvrent leurs

ppulaire, Toulouse, Presses univer-

elles : heurs et malheurs scolaires en

emmes du Nord, Paris, PUF, 1990.

CDI dans la vente, Hacene (pas d'abandon mais « surplace » en L2) gagne la confiance d'une société d'évènementiel pour se faire payer une formation dans la logistique, Fanta (échoue à entrer en L3 après son BTS) enchaîne les CDD sans jamais connaître aucune période de chômage prolongé. Reste bien sûr la question de savoir si ce qui a été gagné est à la hauteur de ce qui était attendu. Mais observer ce que sont devenus ces jeunes sur une période prolongée permet de remettre en perspective les années de « galères » initiales. Le discours sur « l'échec de l'intégration » devient alors plus nuancé et les frustrations et le sentiment du « devoir accompli » apparaissent pour ce qu'elles sont : des constructions sociales et des rationalisations symboliques. « L'intégration » n'est mystérieuse que si l'on cherche à l'envisager comme un état objectivable – c'est-à-dire comme un ensemble de données décontextualisées ou quantifiées de façon à être évaluées, assurant la bonne « gouvernance » de populations cibles²⁴ – plutôt que comme un tissu de processus et de relations dialectiques.

La pluralité des trajectoires met ensuite le tableau de la pluralité des scènes sociales en perspectives dynamiques. Les manières dont chacune d'entre elles est investie ne sont jamais figées dans le temps. Si on reprend par exemple la cartographie mentale de Paris, on observe qu'à mesure que le temps passe, « le Blanc Paris », « le Paris poubelle » et le « Paris quotidien » changent de signification, s'agrandissent ou rétrécissent et que l'amplitude de ces changements est fortement liée aux trajectoires scolaires. Quant au recours à l'islam – sujet sur lequel sont tenus aujourd'hui les propos les plus fixistes et les plus caricaturaux²⁵ – la variété des bricolages, l'intensité relative des pratiques ostentatoires, la plus ou moins grande importance du credo religieux et la capacité à circonscrire ou non un certain nombre de pratiques à travers le temps invitent à penser à nouveaux frais des pratiques sociales qui sont avant tout des ressources pour calibrer et définir des situations changeantes.

Enfin, ces processus qui se développent à hauteur d'individus gagnent à être resitués dans le temps long de l'histoire et de la mémoire des cités et des quartiers observés²⁶, des dynasties familiales, de l'histoire de la colonisation et du « temps long de la crise »²⁷.

24.- Pour parler comme Éric Chauvier, à propos de sa critique de la fiction théorique de la « *Big Society* » structurelle de Anthony Giddens, c'est « confondre un monde social en tension et un monde social avec des mots évoquant la tension » (CHAUVIER E., *Les mots sans les choses*, Paris, Allia, 2014, p. 103) ou, pour paraphraser Wittgenstein, s'autoriser à parler sans se tenir sur le « sol rugueux du monde ».

25.- HAJJAT A., MOHAMMED M., *Islamophobie : comment les élites françaises fabriquent le « problème musulman »*, Paris, La Découverte, 2013.

26.- MARLIÈRE É., *Des « métallos » aux « jeunes des cités » : sociohistoire d'une banlieue ouvrière en mutation*, Paris, Cygne, 2014.

27.- BEAUD S., PIALOUX M., *Violences urbaines, violence sociale : genèse des nouvelles classes dangereuses*, Paris, Hachette, 2013.

Sonder les individus, ou la pluralité des cas

Après avoir « élargi l'espace » et « étiré le temps », l'ethnographie s'avère particulièrement précieuse lorsqu'elle « pense par cas », pour reprendre la formule de Jean-Claude Passeron et Jacques Revel²⁸. Étudier des cas *de façon comparative* transforme la densité des observations en ressources effectives pour penser la régularité et les écarts à la norme et pour appréhender la dialectique entre les catégories et leurs « effets de boucle ». La comparaison est à ce point essentielle : c'est le procédé qui fait du cas un cas, c'est-à-dire un élément qui n'existe que par rapport à un tout et qui permet de saisir que la singularité se construit autour d'un ensemble de propriétés génériques et de régularités statistiques. Les choix opérés dans l'écriture et le rendu du travail pour constituer les « quasi-panels » ethnographiques sont, à ce point, des opérations décisives.

Dans *Des Capuches et des hommes*, le propos consiste à limiter au strict minimum le nombre de cas. J'ai choisi trois garçons représentant chacun l'une des facettes de la délinquance juvénile (Radouane pour le chapitre intitulé « voler », Tarik pour « dealer » et Eliott pour « brûler »). La limitation à un nombre réduit de cas privilégie la densité par rapport à la multiplicité, une stratégie dictée par l'objet « délinquance juvénile ». C'est en effet autour de cette thématique et de la figure de la « racaille » que sont construits les stéréotypes les plus puissants et les plus partagés dans la conscience collective. C'est aussi la raison pour laquelle j'ai adopté un format sous forme d'entretiens *in extenso* dans les trois premiers chapitres afin de mettre le lecteur dans une position initiale et inédite de conversation, avec les jeunes mais aussi avec ses propres préconceptions. Donner du temps et de l'espace aux paroles de Radouane, Tarik et Eliott m'est apparu de ce point de vue nécessaire. Ensuite, les questions d'entrée dans/sortie de la délinquance ne peuvent se comprendre que dans l'étalement patient d'une trajectoire biographique. La confrontation entre ces trois cas permet de repérer des constantes (le rapport au père, à la religion, aux petites copines, au 9-3, à l'école, à l'argent), d'observer comment chacun dispose de ressources différentes pour régler les mêmes problèmes et de voir en quoi certaines propriétés individuelles deviennent fortement distinctives (on peut penser au fait d'être fils unique pour Radouane, au handicap physique pour Tarik et à la « culture libre » de Eliott). Dans *Jeunesses françaises*, l'accent sur la multiplicité des cas et sur une certaine forme de systématité est plus prononcé. Ce n'est pas seulement les « jeunes de banlieue » qui sont au cœur de l'analyse, mais aussi la fragmentation du système des études supérieures dans son ensemble. C'est ce qui explique l'établissement de groupes de départ relativement homogènes, comparables et suffisamment consistants – avec 7 étudiants dans la « voie normale » (l'université),

28.- PASSERON J.-C., REVEL J. (dir.), *Penser par cas*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2005.

6 étudiants dans la
et les STS) et 6 ét
écoles etc.). Au sei
rentes (filles/garço
comparaisons intra
des chemins de qu
barrières institutio

« Penser par c
et plus circonstan
ceux-ci sont partic
construire contre
timité culturelle e
– des formes d'inf
Les cas permetten
tionnalité²⁹ qui en
accumulation de «
dictoires (« la clas
Or l'observation de
les basculements ne
gurations altèrent s
de manœuvres disp
jeunes banlieusard
frontières qui font
sont capitalisées, n
moments. C'est le
principes de coupu
larisation mises en
de relations et ne s
abstraction. Ils per
tiquement improb
professeur des éco
construit pas cont
individus sont soci
« pliages » succes
le présent et le futu
tations sociales ne
irréductibles les ur

29.- Pour un usage heu
(partie 2) qui mob
30.- LAHIRE B., Dans

6 étudiants dans la « voie médiane » (les cycles dits « courts » que sont les IUT et les STS) et 6 étudiants dans « la voie royale » (classes préparatoires, grandes écoles etc.). Au sein de chaque groupe, sont prises en compte des variables récurrentes (filles/garçons, établissements parisiens/banlieusards etc.) afin d'établir des comparaisons intra-groupe. La cohorte ainsi construite vise à décrire et comparer des *chemins* de quasi-semblables au sein d'un système fait de passerelles et de barrières institutionnalisées.

« Penser par cas » permet aussi d'avoir une approche moins surplombante et plus circonstanciée des mécanismes de domination, notamment quand ceux-ci sont particulièrement nombreux. Les « jeunes de banlieue » doivent se construire contre le racisme, le stigmatisme territorial, le mépris de classe, l'illégitimité culturelle et les phobies liées à l'immigration ou à la pratique de l'islam – des formes d'infériorisation qui se déclinent aussi selon les relations de genre. Les cas permettent de se prémunir contre les utilisations pauvres de l'intersectionnalité²⁹ qui envisagent la pluralité des échelles de légitimité soit comme une accumulation de « handicaps », soit comme une opposition de principes contradictoires (« la classe » contre « la race », « le genre » contre « la race », etc.). Or l'observation détaillée montre qu'en matière de stigmates, les retournements et les basculements ne sont jamais synchrones. Les trajectoires tout comme les configurations altèrent sensiblement la puissance respective des stigmates et les marges de manœuvres disponibles. Passer par les cas permet alors de voir comment les jeunes banlieusards apprennent à « basculer » *progressivement* entre les diverses frontières qui font le monde social et de voir comment certaines dispositions sont capitalisées, mobilisées dans certaines situations, mises en veille à d'autres moments. C'est le mécanisme du « cheval à bascule » et l'activation des quatre principes de coupure, de reconnaissance, de continuité biographique et de singularisation mises en évidence dans *Jeunesse françaises*. Les cas sont des supports de relations et ne sont pas incompatibles avec une montée en généralité et en abstraction. Ils permettent de rendre sociologiquement compte de parcours statistiquement improbables (on peut penser par exemple au cas de Irfan qui devient professeur des écoles après avoir échoué trois fois au bac). La singularité ne se construit pas contre mais *sur* les déterminations sociales, à la fois parce que les individus sont socialisés, pour parler comme Bernard Lahire, par frottements et « pliages » successifs³⁰ ; mais aussi parce que la mise en relation entre le passé, le présent et le futur est une construction sociale et que les épreuves de confrontations sociales ne sont pas tant des situations d'opposition entre des cultures irréductibles les unes aux autres que des relations où tout est affaire de degrés,

29. – Pour un usage heuristique de l'intersectionnalité, se référer à l'article de Fatima Khemilat (partie 2) qui mobilise le concept pour analyser les rapports sociaux de manière dynamique.

30. – LAHIRE B., *Dans les plis singuliers du social*, op. cit.

de passages, d'inflexion. Il n'y a pas de périphéries sans centre et pas de centre sans périphéries.

C'est, en dernière instance, ce que nous disent les cas quand ils illustrent le fait que la jeunesse de banlieue ne se caractérise pas seulement par ce qui la différencie des autres jeunes de l'Hexagone : le manque de perspectives symboliques et politiques, la peur de « la vie d'entreprise » et des « *jobs for life* », le désenchantement à l'égard de la méritocratie que j'ai pu observer n'étant absolument pas *banlieue spécifique*.

De quelques biais

En appeler à la pluralité des scènes, des trajectoires et des cas est un plaidoyer pour une approche sociologique et ethnographique où l'historicité, les processus, les relations et les dispositions sont au cœur des problématiques, entre compréhension, explication et description du monde social. Elle vise à se prémunir de plusieurs biais qui participent à transformer les jeunes banlieusards et banlieusardes en « jeunes de banlieue » :

- le *biais culturaliste*, qui confond description et explication, autonomise l'objet d'analyse de ses rapports avec la société dans laquelle il évolue et réduit les différences au sein d'un même groupe à leur portion congrue³¹ ;
- le *biais topographique*, qui confond l'objet d'analyse et le terrain d'observation immédiat ;
- le *biais instantanéiste*, qui transforme les moments en états et qui néglige les dynamiques de transformation, d'ajustement et de basculement ;
- le *biais dominocentriste* qui ne voit les processus de domination que comme des mécanismes opérant en surplomb ;
- le *biais personnaliste* qui assimile les individus à des personnalités stratégiques, refusant dès lors de faire une sociologie de la production des singularités ;
- le *biais identitaire*, qui néglige la pluri-positionnalité des individus dans le monde social.

Bibliographie

AMRANI Y., BEAUD S., *Pays de malheur ! Un jeune de cité écrit à un sociologue*, Paris, La Découverte, 2005.

31. – William Foote Whyte montre pourtant bien dès 1943 dans son étude classique sur la *street corner society* qu'un gang de garçons partageant et prônant un même mode de vie ne peut exister que si chaque membre du gang se différencie en permanence des autres membres du gang, ce à quoi sert par exemple les scores des parties de bowlings (WHYTE W.F., *Street corner society : la structure sociale d'un quartier italo-américain*, Paris, La Découverte, 1996).

- BEAUD S., PIALOUX M., *dangereuses*, Paris, Ha
 BEYRIA F., « Les construi
 p. 43-59.
 BEYRIA F., « Les relation
 l'exemple du traiteme
Modern & Contempor
 BOURDIEU P., *Questions d*
 CHAMBORÉDON J.-C., «
Archives de la revue En
 CHAUVIER E., *Les mots sa*
 CLAIR I., *Les jeunes et l'an*
 DUBOIS V., *La vie au gu*
 Economica, 1999.
 ELIAS N., *Du temps*, Paris
 ELIAS N., *La société des in*
 ELIAS N., SCOTSON J.-L.
problèmes d'une commu
 GOFFMAN E., *Les cadres d*
 GRIGNON C., PASSERON
sociologie et en littératu
 HUSSEY A., *The French in*
 Granta Books, 2014.
 HACKING I., *Entre science*
 verte, 2001.
 HAJJAT A., MOHAMMED
 « *problème musulman*
 HAKIM C., *Erotic capital*
 New York, Basic Books
 HARZOUNE M., « *Psyche*
 n° 1244, 2003, p. 54-64
 JOBARD F., « *Police et jeu*
 KEPEL G., *Banlieue de la I*
Montfermeil, Paris, Gall
 LEPOUTRE D., *Cœur de ba*
 LAHIRE B., *Tableaux de fan*
 Le Seuil, 1995.
 LAHIRE B., *Dans les plis sin*
 La Découverte, 2013.
 LAURENS J.-P., *1 sur 500*
 universitaires du Mirail,

- BEAUD S., PIALOUX M., *Violences urbaines, violence sociale : genèse des nouvelles classes dangereuses*, Paris, Hachette, 2013.
- BEYRIA F., « Les constructions sociales du match France-Algérie », *Staps*, n° 88, 2010, p. 43-59.
- BEYRIA F., « Les relations franco-algériennes dans la presse écrite nationale française : l'exemple du traitement du match de football France-Algérie du 6 octobre 2001 », *Modern & Contemporary France*, n° 20, 2012, p. 87-103.
- BOURDIEU P., *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1984.
- CHAMBORÉDON J.-C., « Classes scolaires, classes d'âge, classes sociales », *Enquête. Archives de la revue Enquête*, n° 6, 1991 [En ligne].
- CHAUVIER E., *Les mots sans les choses*, Paris, Allia, 2014.
- CLAIR I., *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Paris, Armand Colin, 2008.
- DUBOIS V., *La vie au guichet : relation administrative et traitement de la misère*, Paris, Economica, 1999.
- ELIAS N., *Du temps*, Paris, Fayard, 1996.
- ELIAS N., *La société des individus*, Paris, Pocket, 1997.
- ELIAS N., SCOTSON J.-L., *Logiques de l'exclusion : enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*, Paris, Pocket, 2001.
- GOFFMAN E., *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991.
- GRIGNON C., PASSERON J.-C., *Le savant et le populaire : misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard, 1989.
- HUSSEY A., *The French intifada : the long war between France and its Arabs*, London, Granta Books, 2014.
- HACKING I., *Entre science et réalité : la construction sociale de quoi ?*, Paris, La Découverte, 2001.
- HAJJAT A., MOHAMMED M., *Islamophobie : comment les élites françaises fabriquent le « problème musulman »*, Paris, La Découverte, 2013.
- HAKIM C., *Erotic capital : the power of attraction in the boardroom and the bedroom*, New York, Basic Books, 2011.
- HARZOUNE M., « Psychodrame autour d'un ballon rond », *Hommes et Migrations*, n° 1244, 2003, p. 54-64.
- JOBARD F., « Police et jeunesse », *Idées économiques et sociales*, n° 181, 2015, p. 40-47.
- KEPEL G., *Banlieue de la République : société, politique et religion à Clichy-sous-Bois et Montfermeil*, Paris, Gallimard, 2012.
- LEPOUTRE D., *Cœur de banlieue : codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob, 1997.
- LAHIRE B., *Tableaux de familles : heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Paris, Le Seuil, 1995.
- LAHIRE B., *Dans les plis singuliers du social : individus, institutions, socialisations*, Paris, La Découverte, 2013.
- LAURENS J.-P., *1 sur 500 : la réussite scolaire en milieu populaire*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1992.